

Chèracanon

(revu février 2015)

La salle est dans le noir, seule la scène est éclairée. La lumière de la scène permet de distinguer les fauteuils de la salle. Ils paraissent vides mais la salle est pleine, de morts assis, et les morts c'est invisible. Sont concentrés, ils attendent la pièce, certains ont même les mains crispées sur les accoudoirs, à cause de l'intensité de la pièce, peut-être, ou alors c'est comme ça quand on meurt, on se crispe. Connaissent déjà la pièce, eux, en tout cas. Les femmes sont les plus calmes. Très dignes ; élégantes. Beaucoup de tenue, que cette assistance.

Moi ben je suis sur une des poutres du plafond à mi-chemin du bord de la scène et du mur du fond, je fais attention à pas laisser pendre mes jambes dans le vide, faut pas déranger les acteurs, au cas où l'un d'entre eux lèverait la tête ; et puis, ce qui m'angoisse, dans des situations semblables, c'est qu'une de mes chaussures tombe, ou mes lunettes si je me penchais ; ma tête, aussi, pourrait tomber, peut-être. Heureusement, j'ai pas de lunettes.

Chut, ça commence. Quelques morts se raclent discrètement la gorge mais dans cette obscurité on entend tout, faut voir !

Trois femmes entrent sur la scène (le décor, après). Les femmes sont à peine entrées que des soldats arrivent à leur tour et traversent la scène en tous sens, bousculant légèrement les femmes qui sont agitées comme des algues, sans se détacher, dodelinantes. Les soldats sont lourdement uniformés et pourtant c'est comme s'ils dansaient, en de longs pas chassés souples, feutrés. Et puis tous, ils sortent. Restent les trois femmes. L'une doit avoir dans les quatre-vingts ans moi je dis, l'autre dans les soixante, la dernière en gros dans les quarante. Chacune tient à la main un tapis de sol roulé, de couleur différente, unie et très vive. Sanglée dans le dos, elles ont une petite croix en bois avec socle pour pouvoir être posée sur le sol.

J'ai pas parlé de la funambule : elle se tient à l'extrême bord de la scène. Elle le parcourt d'une extrémité à l'autre, les bras à l'horizontal, à pas mesurés, concentrée pour pas tomber dans la salle, ni faire un pas sur la scène.

Le décor, maintenant : à un tiers du fond et de la droite de la scène quand on regarde depuis la salle, un rocher en forme de pain de sucre d'environ deux mètres de haut. Ça fait le décor. Comme la

funambule – une petite toute ronde comme une brioche – interrompt son exercice de fil ou de poutre et va graver quelque chose sur le rocher avec une pierre qui grince, les trois femmes la regardent.

Non loin du bord de la scène, y a un seau en plastique.

La funambule est retournée à son bord de scène, les trois femmes s'approchent du rocher et le tapotent gentiment, le flattent.

– Bonjour Papa, disent-elles.

Puis la femme de soixante ans prend la parole : – Il y a du monde aujourd'hui.

Tranquille mimile. Elle installe son tapis sur le sol :

– Heureusement, ça ne dure jamais longtemps, les gens viennent tous à la même heure. Il suffit que le premier s'en aille et les autres suivent, c'est comme ça sur toutes les plages.

Celle de quarante ans pose son tapis de sol et aide celle de soixante à détacher sa croix dans le dos, et elles l'installent à la tête du tapis déjà déroulé. Le tapis est jaune. Elles centrent bien la croix par rapport au bord du tapis. Puis elles déroulent à côté celui de la grand-mère, à la gauche, et ajoutent la croix. Ce tapis-là est rouge. J'adore le rouge mais celui-là est un peu trop vif, je l'aime sombre. Pour finir, la plus jeune revient à droite du premier tapis et s'installe à son tour ; son tapis à elle est bleu. Elle est moins minutieuse qu'avec les deux autres tapis. Elle s'allonge sur son tapis bleu (un beau bleu électrique, bien dynamique). La femme de soixante ans aide celle de quatre-vingts à s'allonger – elle est un peu raide, la grand-mère – et s'allonge à son tour. Elles s'étirent toutes les trois avec volupté : – Mmmh, on est bien, qu'elles disent.

C'est la femme de soixante ans qui recommence : – On a bien fait de venir... Tu vois, Maman, je te l'avais dit ! Et puis, il ne fait pas trop chaud, c'est la bonne saison.

La vieille lui répond : – Tu sais, ma chérie, moi, le sable... Heureusement, je peux garder mes bas. Et c'est vrai que la gaine que tu m'as offerte à Noël ne me gêne pas, même allongée. Pff, le sable est dur, tout de même. Mais tu as raison, on est bien.

La plus jeune dit, alors que je resserre mes lacets et que je tends mes jambes devant moi sur la poutre parce que je commence à avoir des fourmis : – On pouvait se mettre plus haut, si tu voulais, là où le sable est mou. Mais c'est moins propre : il s'agit de la bande expérimentale, tu sais, le site pilote : on accumule les déchets au pied de la dune, ensuite ils sont recouverts par le sable, ça fait une nouvelle strate, de bouteilles vides, de cordes, des seringues, des tampons, beaucoup de mégots, un peu de tout, tu vois... et ensuite cette couche est recouverte elle aussi... Une belle idée que le Ministère de l'Environnement a eue là, tu ne trouves pas ? J'espère que les archéologues de l'avenir

seront sensibles à l'attention. Vous avez vu le tableau d'explications à l'Office de Tourisme ? Il est drôlement bien fait !

Moi, je l'ai pas vu mais on peut suivre l'histoire sans. Heureusement sinon qu'est-ce que je me ferais ch...

– Ce sera beau, quand la mer sera morte. Ah, j'aimerais être encore là pour le voir. Le sable plat à perte de vue. Plus une goutte d'eau,
dit la grand-mère. Elle jette un oeil le long de son tapis :

– Déjà, c'est étonnant, toutes ces nuances de couleur. Sur un si petit espace – *un temps* – C'est bien que tu aies fait des études, ma chérie. Tu te tiens au courant.

Et la femme de soixante ans remarque : – Tout ce que vous y avez gagné, vous deux, c'est de me donner faim. Ton histoire de strates, ça me fait penser à de la pâte feuilletée. Miam miam !!

Elle est contente, elle est enjouée. Ça y est, j'ai quelques crampes dans les jambes mais je dois pas bouger, mes tennis risquent de gratter sur la poutre, ça dérangerait les morts. La funambule continue son travail de fil. Dommage qu'elle ait pas une petite ombrelle, c'est toujours plus joli avec une petite ombrelle. Le médecin, et ma mère aussi, pensent que je devrais pas regarder les morts comme ça, c'est pas poli pour commencer, et puis c'est gênant pour eux, et c'est pas sûr que ça porte pas malheur. Mais à force de m'ennuyer... j'ai pris l'habitude de les regarder. Pour l'instant il y en a pas un seul qui se soit plaint.

La plus jeune des trois femmes, elle dit en s'étirant paresseusement : – Alors je ferai une tarte aux poires dimanche. Avec un fond de crème anglaise et des amandes effilées sur le dessus. Ou de la meringue...

Oh, j'en salive. Les morts bronchent pas, eux ; normal, ils ont dû perdre le sens du goût. C'est une hypothèse, bien sûr : j'ai jamais poussé le culot jusqu'à le leur demander. Ce serait retourner le couteau dans la plaie, cruellement, et la cruauté, c'est pas mon genre, vous direz ce que vous voudrez de moi, mais non, pas une once de cruauté dans ma personne.

Qu'est-ce qu'il fait chaud !

Maintenant entre sur la gauche un homme d'à peine trente ans, habillé comme un petit malfrat de la mafia, de ceux qu'on voit dans les films : chaussures noires et blanches à boucle... Et... oui... au même moment un homme se lève dans la rangée du fond, bien visible, il y était pas à l'instant,

pardon, pardon, pardon, alors qu'il dérange ses voisins pour passer, il descend l'allée en passant le bout des doigts sur la moquette murale, grisâtre et courte, de ces moquettes-là qui emprisonnent la poussière, et vient prendre place au premier rang, au milieu, grognement mécontent mais le mort sur lequel il s'est assis veut pas faire de scène et part s'asseoir au dernier rang. *Chapeau, chapeau*, chuchotent les autres morts agacés ; le mort qui vient de se faire piquer sa place rentre la tête dans les épaules et se fait tout petit. C'est ce qu'il a de mieux à faire, honnêtement.

Sur la scène a commencé l'échange suivant depuis un moment :

– Tiens, voilà Gino,

a dit la femme de quarante ans environ en jetant un oeil au nouveau venu depuis son tapis de sol. Se relevant sur un coude, péniblement, celle de quatre-vingts a répondu :

– Ah, ce cher monsieur Cid. Entrez donc, cher jeune ami.

Le Gino, jovial : – Salut la compagnie !

Soudain légèrement soucieux : – Eh, vous avez oublié d'arroser *Chèracanon* !!!

J'ai des fourmis dans les pieds que ça en devient intenable, je vais enlever mes tennis doucement pour pas faire de bruit, faut les tenir fermement par les lacets. J'espère qu'ils vont rien sentir, en bas. Je transpire terriblement, dans ces tennis. *Chèracanon*, c'est comme ça qu'ils appellent le rocher ; le nom m'est familier...

Il y a comme un murmure imperceptible dans le public. Simultanément deux hommes de rangs du milieu se lèvent et viennent s'asseoir l'un au premier rang, l'autre derrière lui, sans que les deux autres morts chassés résistent plus que le premier. Ah si, tout de même, celui du deuxième rang râle. Mais ça s'arrête là. Je pue des pieds, c'est sans appel, faut faire quelque chose.

La plus jeune des trois femmes, une fois tout le monde réinstallé, soupire langoureusement :

– La mer est basse, ça fait loin, pour aller chercher l'eau.

– Oui, on attend qu'elle monte, lui répond celle de soixante en se soulevant sur un coude. Elle ne devrait plus tarder. Quelqu'un a jeté un oeil à l'horaire des marées ? C'est qu'elle monte vite quand elle a commencé, il ne faudrait pas se laisser surprendre. L'autre jour, j'y ai mouillé un tapis, le sel l'a décoloré et rendu tout friable, il s'est à moitié décomposé dans le coffre de la voiture.

– Au moins, Mamie, tu es à l'ombre, dit Gino.

– Oui mon petit, et j'aimerais bien que vous veniez me faire un cunni mimi, là tout de suite, j'en ai bien envie, lui répond la grand-mère.

La plus jeune ne lui laisse pas le temps de répondre, elle a autre chose à proposer :

– Tu devrais ramasser des coquillages, mon Gino. Je les remplirai de caramel aromatisé, comme tu aimes.

– Pas le temps. Je suis venu pour affaires,

leur répond à toutes le Gino, légèrement hésitant tout de même. Moi, je les sens autant que du munster, mes pieds, et ça m'incommode, mais impossible de me rechausser sans faire de bruit, en plus il y a un mort dans le public me regarde.

Aussi bien il me connaît.

L'est pas gêné de me fixer comme ça !

Papa ?

Non, c'est pas Papa.

Domage.

Voilà celle de soixante ans qui demande avec méfiance :

– Pour affaires, tu dis ?

Le Gino sait que ça s'annonce délicat, c'est manifeste : – Ouais... C'est que... voilà...

Il respire un grand coup.

– Faut que je vous emprunte Chèracanon.

Les trois femmes sont horrifiées ou alors elles font semblant :

– Emprunter Papa !?!

Le Gino se veut apaisant, il faut calmer les esprits et j'ai les orteils qui me démangent et une jeune morte a quitté son rang pour venir s'asseoir au premier, à côté du vivant, ils sont bien visibles tous les deux, ils se donnent la main, elle oblige à partir une grosse déjà moitié décomposée qui lui jette un regard acide avec ce qu'il lui reste d'yeux mais va s'asseoir à la place libérée, et tant pis si je fais tomber un grain de sable ou deux, il faut que je me gratte les orteils avec l'autre pied. Aïe, j'aurais dû me couper les ongles ! Tiens, la funambule s'est assise, elle a un air un peu triste. On a beau s'y prendre comme on veut, à moins de se rincer les pieds à l'eau, il reste toujours du sable.

– C'est pas pour longtemps. C'est pour la kermesse. On veut installer un site d'escalade pour les gosses – *un temps* – les autres, ils ont déjà apporté leur vieux – *un temps* – *le Gino a la tête basse* :

– Je suis le seul à n'avoir rien amené.

Il faut le comprendre, tout de même, le gars : ce n'est pas agréable de se faire remarquer, de se distinguer comme ça. Ça fait orphelin.

– Dis donc, Cid, tu crois pas que tu charries un peu ?, lui balance celle de quarante (pas commode, celle-là, hein ?).

– Mon cher Gino, malgré toute l'amitié que j'ai pour vous, laissez-moi vous dire que cela me paraît déplacé, renchérit la grand-mère.

Mais celle de soixante est conciliante, attendrie : – Ça va, Gino, je sais que tu nous fais marcher !

Le Gino l'entend pas de cette oreille ; il tape du pied ; heureusement qu'il est pas en tennis, lui, ça ferait pas beaucoup de bruit sur le plateau ou alors il faudrait prévoir une plaque exprès vissée dedans pour que ça résonne :

– Non ! Après tout, ça pourrait être mon père, à moi aussi – *un temps, penaud* – personne ne veut me prêter le sien.

Cela réveille l'intérêt de celle de quarante, qui s'enquiert :

– T'as demandé ailleurs ?

– Oui, répond Gino. Celles du Fusillé-pour-l'exemple peuvent pas : elles ont planté du chèvrefeuille dessus, il est en fleur, il n'y a pas plus mauvais moment pour le transplanter, qu'elles disent ; chez le Piétiné-par-les-copains, c'est l'anniversaire de la petite dernière, elles organisent une chasse au trésor, et elles ont planqué le coffre à surprises dessous. Il paraît qu'il est plein de bonbons. Bref, il y a toujours quelque chose... J'ai pensé que Chèracanon... – *un temps* – d'ailleurs, je suis sûr qu'il aurait dit oui.

J'aurais dû m'apporter un coussin, j'ai mal au fion ... oups, pardon ... au fondement comme c'est pas permis, je le savais, j'y ai pensé et puis j'ai oublié, ça m'avait déjà fait ça lors d'une Shakespeare, j'étais sur une des petites plate-formes à projo mais c'est dur tout pareil. Une fois, si, pendant une Bond, j'ai été assez confortable. Mais c'était la pièce qui était courte. Et évidemment la chaleur monte, la direction dit qu'il faut bien chauffer pour les morts mais nous, on finit tous pas suer comme des porcs... Tiens, ça s'agite un peu dans le fond, peut-être d'autres qui veulent se lever. Pourvu qu'on finisse pas qu'avec des vivants ! Et la funambule s'est endormie dos au rideau. Elle doit probablement aligner plusieurs spectacles par jour alors quand vient le soir elle est plus très fraîche...

Celle de soixante a une proposition à faire :

– On peut toujours se faire une petite séance de spiritisme, voir si tu as raison, Cid : ça fait longtemps qu'on n'est pas entrées en communication avec lui, ça lui ferait une sortie. Mais la dernière fois, il était d'humeur massacrate, on a coupé court.

Elle réfléchit et reprend : – Un blockhaus ferait tout aussi bien l'affaire, mais tu vas t'en voir, pour l'amener jusqu'à l'école... Peut-être que Léon voudra bien venir avec sa grue...

Elle minaude : – On ne l'a jamais rien vu me refuser, celui-là – *un temps* – sa femme me haït...

Le Gino y avait pensé : – J'y avais pensé. Mais les bunkers qui restent, ceux qu'ont pas été rachetés par les Américains pour se faire leurs paillotes, ils sont à la municipalité. Et les deux encore libres sur cette plage, c'est pour les bureaux de la Sécu. De toute manière, même avec une grue ... c'est indéracinable, ces machins-là, tu penses bien !

– Il a raison, dit la vieille. Pour la Sécu, Armelle en parlait l'autre jour à la boucherie ; c'est parce que ça fait plus de place, pour les files d'attente, sur la plage.

– C'est pas idiot, concède celle de soixante.

Mais Gino a des arguments :

– Ouais, mais faudrait voir à pas piétiner les sites pilotes.

Il s'assoit dos contre la roche.

– Vous n'êtes vraiment pas sympa !! C'est drôlement égoïste de votre part ! C'est important, la kermesse, pour les gosses. Vous n'aimez plus les enfants ?

Celle de quatre-vingts, par-devers elle : – Ça se pourrait.

Celle de quarante, *in petto* : – Les ai jamais aimés, moi, alors...

Celle de soixante s'indigne : – Attends, tu exagères : tu vas nous le rendre dans quel état ? Tu ne crois pas qu'il a déjà assez souffert comme ça ? Avec des rivets plantés dans la couenne comme des harpons dans une baleine, il va nous revenir ? Et puis, c'est du chantage affectif, que tu nous fais !

Et la funambule, réveillée peut-être par le ton qui monte, se lève et vient vers eux, ce qui fait poursuivre celle de soixante :

– Tiens, qu'est-ce qu'elle nous veut, celle-là ?

Le Gino ne l'a pas vue, il continue : – Mais moi, j'ai rien !! Vous comprenez pas... – *un temps* – je suis démuni...

Il renifle. La vieille, bonhomme, lui répond d'un ton apaisant :

– Eh bien, ça vous fait toujours ça de moins derrière quoi vous abriter ; vos rapports humains n'en sont que plus authentiques, vous ne mesurez pas votre chance ! Léger comme l'oiseau qui chaque

matin, au moment de s'envoler, constate avec ravissement : Je n'ai rien, je suis libre, piou piou, pit pit ! Vraiment, vous ne mesurez pas votre chance, mon ami...

Sa petite-fille se lève et la rejoint sur son tapis de sol ; la babouchka sort de sa robe un journal jauni tout chiffonné ; elles s'absorbent toutes deux dans la lecture du canard. Elles ont décidé d'ignorer la funambule, apparemment. A moins qu'elles ne la voient pas ?

Elle a une jolie voix claire, la petite brioche, et mon pied d'athlète me démange quasiment plus. Là voilà qui demande :

– Ce ne serait pas une erreur que de dire que la belle roche, là, elle est à vous ?

Celle de soixante commente à mi-voix : – Il vaut mieux faire envie que pitié.

La funambule l'a entendue mais ne se laisse pas désarçonner : – Et justement, je souhaiterais l'acquérir.

Là, la marâtre s'assure d'être bien entendue et des morts ont commencé à se battre dans les rangs du fond, un type en profite pour s'éclipser et venir s'asseoir en bout de second rang, l'espace d'un instant on voit que lui, il est tout flashy, puis il reprend les couleurs ordinaires des vivants. Même si ça reste plus gai que quand il était mort. Les morts énervés du fond défroissent leurs manches et se rassoient en s'adressant des insultes entre les dents. Je crois que je vais me lever et me masser les ... fesses mais si je tombe, c'est la catastrophe, personne me le pardonnera ; c'est une pièce importante pour les acteurs. Vraiment un très mauvais moment pour tomber.

– L'alcool, ça conserve – *un temps* – Pierre qui roule n'amasse pas mousse – *un temps* – Tout ce qui brille n'est pas or, grommelle la vieillasse.

Je connais le genre, elles ont un réservoir inépuisable de proverbes. La funambule veut faire bonne impression :

– Oh peu importe, c'est plus dans mes moyens. L'or, je n'aurais pas pu... Résistant, à ce qu'il semblerait, n'est-ce pas ?

Cela a l'air de calmer la mégère, elle déclare avec satisfaction :

– Chèracanon.

– Du moment que pas collabo, répond humblement la funambule.

– Sur le front, plus difficile – *un temps* – quoique...

Toujours plongée dans leur journal, la vieille de quatre-vingts toussote.

La funambule est bredouillante : – C'est que... je souhaiterais progresser dans ma carrière, vous comprenez. Mais... ma lignée est défectueuse. En conséquence, je manque de confiance en moi.

C'est imparable. Je devrais demander à ma mère ce qu'il en est de notre lignée, à nous. J'y avais jamais pensé. Et tout ce raffut dans la salle... Je me demande si la direction n'aurait pas dû exiger des morts qu'ils le restent...

C'est au tour de Gino. Jusque-là, il s'est contenté d'observer la funambule sous toutes les coutures. Il murmure : – Ronde comme une queue de pelle, littéralement ?

Puis, à la brioche : – C'est à vous, toutes ces confortables rondeurs ? Faire le cachalot échoué pour une grimpette en cordée, ça vous dirait ? Œuvre caritative, malheureusement, rajoute-t-il en baissant la tête.

Celle de soixante s'est remise à maugréer :

– Jamais connu la faim, celle-là ... les vieux qui voient rouge ... le moulinet à taloches emballé ... pour le petit bout de saindoux tombé sur le poêle, gaspillé, perdu à jamais ... ah, le beau privilège des affamés, la violence parentale sans vergogne ni remords...

La funambule répond très sérieusement à Gino : – Je ne méprise pas le bénévolat. Un service contre un autre : aidez-moi à convaincre cette dame de me céder sa roche.

Gino est ennuyé : – C'est que ... je la guigne aussi : l'un des vieux les plus prisés de la côte ; Chèracanon de première qualité.

Il est séduit malgré tout, et se met à chançonner : – Finis ton assiette, joue pas avec le pain, tes parents ont trop de mal à le gagner, c'est pas parce que c'est tombé par terre que c'est plus bon à manger...

Ouh la, on y est, c'est la houle dans les derniers rangs de morts, certains se menacent du poing, une femme s'est mise à pleurer, une autre, plus jeune, aguiche les hommes autour d'elle mais personne la regarde, ils enjambent les sièges et se mettent sur la gueule. Est-ce que le patron va faire évacuer la salle ? Au premier rang, les vivants ont appelé une ouvreuse et dégustent du pop-corn. Un type essaie de passer à l'avant mais un autre le rattrape par le collet ; tant pis, tu restes parmi les morts, mon pote ! Je vais remonter mes jambes de pantalon pour avoir moins chaud, maintenant que ça me gratte jusque dans l'entrejambe. Aïe, je me suis mis une écharde de la poutre dans le gras de la paume ! La funambule et Gino poursuivent leur petite conversation ; on dirait que ces deux-là se plaisent bien.

– On m'a fourrée jusqu'aux dents du fond qui baignent – *un temps* – Et c'est pour bientôt.

La femme de soixante n'est plus à ce qu'elle fait, à mon avis elle est troublée par les rixes dans la salle, des spectres brancardiers se sont levés d'entre les morts pour en emporter un troisième qui s'est fait mettre K.O mais la direction fera plus évacuer la salle à ce stade, je les connais, vous pouvez m'en croire. Aussi, le sang des morts ne tachent pas et les vivants n'ont pas l'air incommodés. En plus, comme ils sont pas nombreux... Et les cris des morts sont étouffés par la moquette des murs ; c'est bien conçu, tout de même. Un beau petit théâtre.

– Oui, la mer ensuite sera étale, mais on n'en est pas encore aux grandes marées. Le meilleur moment pour se baigner. Peut-être pourriez-vous m'aider à l'arroser, l'objet de votre convoitise, pour commencer, jeunes gens. Sa peau a tendance à se dessécher : nature atopique.

Elle ajoute, pour elle-même on dirait : – Les générations suivantes se sont plaintes d'aise. Jamais connu la faim...

Puis la pauvre femme se lève – elle me fait penser à ma mère, té ! –, va puiser de l'eau par-dessus le bord de la scène au moyen du seau rouge et en asperge le rocher ; même chose, plusieurs fois. Au bout d'un moment, Gino et la funambule l'imitent, refaisant les mêmes gestes avec une exactitude circonspecte, mais en utilisant leurs mains en coupe.

Le Gino s'enhardit, apparemment. Je devrais en prendre de la graine : – Un petit nom, Mademoiselle ?

– Je le cherche. C'est souvent long à venir, ces choses-là.

Ce Gino est un homme simple : – Oh, moi, les miens donnés à la naissance me conviennent très bien. Nom : Cid : quelle classe ! Prénom : Gino : sans façons, de qui n'a pas honte de sa condition, ni de ses origines. L'immigration – *un temps* - Comment allez-vous le trouver, votre nom ?

Un temps ; fort, comme se reprenant : – Bougresse.

Il lui donne une tapette sur la nuque puis se remet à arroser la roche.

La funambule s'affole comme un petit animal : – Excusez-moi. Toutes mes excuses. Je suis désolée, je n'aurais pas dû. Tout est de ma faute. Je suis navrée, je ne voulais pas. C'est tout moi, ça, il faut toujours que je gâche tout. Oh, je suis impardonnable ... plus gourde il n'y a pas...

Elle se ratatine comme si elle allait s'aplatir et présenter son ventre cuisses ouvertes mais la femme de soixante ans coupe court : – Ça suffit : on ne va pas le gorger comme une éponge, les combats lui ont enlevé le contrôle de sa vessie ; pour l'anus, les médecins ont pu réparer. La pisse chaude qui vous coule sur les cuisses, quand on est adulte ... c'est pas marrant. Pauvre vieux.

La funambule a l'air d'avoir pris vingt ans d'un coup mais elle se met à masser doucement le rocher avec les deux autres.

Gino est content de lui : – Moi, j'ai été propre à neuf mois. Ma mère y tenait beaucoup ... par rapport à la famille, aux voisines. On a été les plus précoces du quartier, mes frères et sœurs et moi. C'est que ça comprend tout, en fait, les bébés : on savait pourquoi il fallait rester des heures sur le pot : pour éviter le coup sur la gueule ou les culottes humides toute la sainte journée.

Il sort d'une main son sexe de son pantalon et pose un doigt avec précision sur l'orifice ; l'air béat : – Ma position de confort. De croisière.

De l'autre main, il continue à branler la pierre.

La funambule intervient timidement : – Il arrive qu'on se trompe, dans l'éducation de ses enfants.

La femme de soixante s'en laisse pas compter, elle : – C'est pourtant pas les livres qui manquent.

Elle s'accroupit devant Gino et le rhabille, lui rangeant prestement le sexe dans le pantalon. Il faut dire que l'actrice a vingt ans de métier. Elle m'a vu faire mes premiers pas maladroits, à moi aussi.

La plus jeune des trois grâces abandonne brusquement son journal, se relève et, écrasant délibérément au passage le pied de la brioche, vient se frotter lascivement contre le rocher, sexe seins et miches. La grand-mère s'installe plus confortablement avec le journal, se le mettant sur le visage pour se protéger du soleil. Je crève de chaud et de soif, moi, alors qu'elle, elle fait semblant ! Elle ronchonne : – Marre des nouvelles du front. Et il pue, ce canard, en plus ! Il pue la merde de chiard !

La femme de soixante s'adresse à sa fille : – Tu es gentille ; un peu de réconfort, ça lui fait du bien, à Papa.

Puis, à la mère : – C'est ça ou l'insolation. Je t'avais dit de prendre un chapeau. Pourquoi t'achètes pas des journaux d'aujourd'hui ?

La plus jeune qui a dans les quarante, explique : – Je m'en veux d'avoir été dure avec Papa la dernière fois qu'on l'a fait venir, pendant la séance. *Un temps*. Après tout, ça pourrait être le mari de ma fille ; il faut que je sois gentille avec lui, sinon elle m'aimera moins. *Un temps*. Qu'elle se méfie quand même : je pourrais lui piquer sans peine, son jules, avec l'expérience des hommes que j'ai.

Celle de soixante reprend : – Moi, si j'avais pu, j'aurais jamais eu de chiards. Surtout pas des filles : t'as pas le temps de compter jusqu'à trois qu'elles se sont fait engrosser. A croire qu'elles aiment ça.

Un gars, c'est pas un problème : les autres mères ont qu'à rentrer leurs poules quand je lâche mon coq. Mais après, faut supporter qu'une petite pute vous le prenne, et ça, c'est dur, moi je vous le dis.

Toutes les deux, celle de soixante et celle de quarante, donnent un petit coup de langue au rocher et retournent s'allonger sur leur tapis jaune et bleu. Gino va s'asseoir à côté de la plus âgée. La

briochette retourne en boitillant sur le devant de la scène et reprend bon an mal an ses allers retours, bras à l'horizontale : celle de quarante lui a bien écrasé le pied. Y'a pas plus douloureux, de se faire marcher sur les arpions !

Gino, à la grand-mère, la tête enfouie sous ses jupes : – Pour le cunnilingus, je veux bien, mais je veux pas toucher les seins. Vous pourriez desserrer un peu tout votre attirail, là ; ça me gêne.

– Pourquoi tu ne veux pas toucher aux seins ? L'infirmier est passé la semaine dernière, il a soulevé pour laver, il n'y a plus de champignons.

Le jeune homme s'entête : – C'est une très bonne nouvelle, mais je veux pas quand même.

– Bon. Vous ne devriez pas fermer votre coeur à la misère humaine, jeune Gino : un jour, ce sera votre tour.

Rageusement, de dessous les jupes : – Plutôt crever !

Il me rappelle mon frère, ce type-là ; je ne sais pas si c'est l'acteur qui me fait ça, ou le texte. Il faut dire que ça fait un moment que j'ai pas vu mon frère. Les cheveux noirs tout pareil, en tout cas. La grand-mère est en forme, il n'y a pas de doute :

– C'est vite dit : quand vient l'heure, on n'en a plus envie, figurez-vous ; ou bien vous ne pouvez plus le faire par vous-même et personne ne veut s'en charger. Personne ne vous aime plus assez pour vous aider à passer l'arme à gauche.

Elle se gratte l'aisselle et écarte plus confortablement les jambes. La voix de Gino est de moins en moins audible, il doit en avoir plein la bouche ; peut-être même qu'il joue pas la comédie ! C'est pas poli de parler la bouche pleine. Pffh, il arrive toujours un moment où à force de crever de chaud, j'ai la cervelle qui se liquéfie... J'en perds mon esprit d'analyse. Je suis sûr que le mort qu'arrête pas de me regarder, là-bas, il lit sur les lèvres. Il manquerait plus que ça ! Me fait flipper, ce type !

Papa ?

Non, c'est pas Papa.

Tant pis.

– Dégueulasses, les vieux. Déjà, chez les chiens, l'âge, c'est pas une réussite...
qu'on entend de dessous les jupes.

La vieille sorcière est de plus en plus détendue . Normal.

– Certes, mais j'ai l'argent que tu n'as pas, mon Gino. Et puis ... tu aurais mauvaise conscience de ne pas me faire un petit plaisir qui te coûte si peu... Je suis sûr que ça te rend heureux, de faire un

peu de bien à une pauvre vieille – *Un temps* – Et tu ne me dégoûtes pas moins, qu'est-ce que tu crois, avec tes relents de sperme froid – *Un temps* – Change de déodorant. Tu puerais moins que je te demanderais de me mettre un bon coup de bite.

Gino émerge de dessous les jupes, au comble de la surprise : – Pourtant, c'est de l'Alliance, y'a pas meilleur déo !

Il replonge sous les jupes ; au bout d'un moment, la vieille pousse des gémissements puis des cris. Gino ressort de dessous les jupes et s'essuie la bouche :

– Et voilà pour Madame. Je vais faire une course.

Il se lève et sort.

La vieille : – Tu es un amour. Me voilà de vaillante humeur.

– Ça tombe bien, car ça va être l'heure, commente sa fille.

– C'était qui, la grosse avec qui tu discutais tout à l'heure ?, demande la fille de celle-là.

– Une qui voudrait acquérir Papa, répond sa mère.

Celle de soixante. Une comédienne chevronnée, y a pas à dire.

Ah, c'est pas une sinécure, de me trouver là-haut, c'est moi qui vous le dis. Mais que voulez-vous, il faut bien vivre.

Celle de quarante réfléchit :

– Peut-être qu'elle pourrait nous faire faire les exercices, cette grosse-là. Ça nous permettrait de voir ce qu'elle vaut ; je ne veux pas le confier à n'importe qui. Mais si elle se montre à la hauteur... Ça ne lui ferait pas de mal de changer un peu d'air, à Papa.

– On sait bien, chérie, que tu ne veux pas le confier à n'importe qui, lui répond la vieille post-orgasmiquement. On va lui trouver une bonne maison. Elle ne m'a pas l'air mal, cette petite boulotte. Je trouve ton idée excellente.

C'est la mère qui s'y colle :

– Mademoiselle. Nous avons réfléchi à votre requête. Il nous faudrait quelques éléments supplémentaires. Accepteriez-vous de vous soumettre à un petit test ?

La funambule quitte lentement le bord de la scène. Elle doit se méfier.

– De quoi s'agit-il ?

C'est l'ancêtre qui répond :

– Oh, rien de bien méchant, Mademoiselle, rassurez-vous. Il faudrait seulement que vous nous fassiez faire nos exercices quotidiens. D'ordinaire, chacune de nous s'en charge à tour de rôle. Cela

nous permettrait de les faire toutes les trois ensemble, vous comprenez, ce qui serait pour nous un grand privilège. Un bonheur. Disons, ex-cep-tion-nel.

L'écho de celle de soixante : – Oui, un grand privilège.

La plus jeune, pour les explications : – Tous les jours, nos exercices : d'abord on s'installe, on arrose Chèracanon, puis on fait les exercices.

La funambule ne dit pas non : – Eh bien, pourquoi pas, si cela ne demande pas de compétence particulière, je veux bien.

– C'est merveilleux. Allons-y les filles, s'enthousiasme celle de soixante. Avec sa fille, elle aide sa mère à se mettre debout et elles vont toutes trois s'installer autour du rocher, à égale distance les unes des autres, bras gauche tendu et main posée à plat sur la roche, l'ensemble formant comme une roue, un manège.

– C'est parti mon kiki...

Chacune s'appuie solidement à la roche et puis celle de soixante dit à la funambule :

– Voilà, nous sommes prêtes. Ce que vous avez à faire n'est pas bien malin : prononcer pour chacune d'entre nous une oraison funèbre devant sa croix, en commençant par la plus âgée et en finissant par la plus jeune. Inutile de sortir de Polytechnique...

– Une oraison ? Mais je ne vous connais pas !, s'écrie la funambule.

– Tant mieux, mon enfant, tant mieux, c'est bien là notre chance !, commente la babouchka. *Et, après un temps* : la seule, même, peut-être. Allons, ma petite, ne soyez pas timide, lâchez-vous. Il faut savoir prendre des risques, dans la vie ! Cela n'a pas besoin d'être trop long.

La plus jeune s'impatiente (ah, l'impétuosité de la jeunesse !) :

– Bon, on commence ! C'est qu'après, l'envie passe...

– Tu as raison, ma chérie, on y va, acquiesce la grand-mère. Elles se mettent toutes trois à pousser du cul comme pour mettre bas les salopes en s'accompagnant de cris les putains et en tournant à vitesse égale les belles pouffiasses autour du rocher sur lequel elles ont toujours une main de posée mon cul.

Excusez-moi. Il est évident que je puerais moins des pieds si je portais des chaussures en cuir et je ne sais pas ce qui me retient de leur balancer mes pompes sur la gueule mais j'aurais pas assez d'une paire. Cela dit, il faut bien gagner sa vie et il est évident que je vais rien balancer du tout et puis la pièce est pas finie.

La funambule jette un regard inquiet aux trois grâces avant de se placer devant la croix de l'ancienne. S'éclaircissant la voix :

– Très chère ... Ginette ... Vous permettez que je vous appelle Ginette ? Ça fait, euh, époque.

La décatie a la voix étouffée par l'effort :

– Oui, oui, allez-y, Ginette, c'est très bien ; j'aurais bien vu ma belle-mère avec ce prénom-là.

La funambule, cherchant un peu ses mots, au début, puis elle trouve de l'assurance à mesure que les phrases se forment : – Très chère Ginette, nous voici réunies en ce jour ... pour vous accompagner sur le quai ... de votre dernier départ ... Vous allez beaucoup nous manquer, avec votre joie chaleureuse ... votre bonne humeur et votre humour...

Elle prend une profonde inspiration, pfiou, je la comprends, mettez-vous à sa place, moi aussi j'en ai des palpitations !

– Vous mettant à la tête d'une lignée nourrie, prenant le commandement d'un bataillon de femmes ... effrayés par votre stature et votre détermination, les ennemis reculèrent. Vos seins...

Elle s'interrompt pour demander à la ruine qui pratique la respiration du petit chien :

– Vous permettez que je mentionne vos seins ?

Évidemment, la vieille se redresse en bombant le torse ; celle-là, quand elle sera mourante, je lui collerai des claques sur la tronche, en tout cas si on me détache : – Sans aucune réserve, j'en suis fière, elles furent mon patrimoine, les loches !

– Vos seins, semblables à deux têtes de sangliers hiératiques empaillées au mur, auraient semé la déroute parmi les tanks déferlant du sommet de la colline, vos nichons, vos néné, vos roudoudous, vos lolos... Ah, vos pastèques !

Elle va trop loin, voilà qu'elle se pâme ! Qu'est-ce qu'il lui prend ?

– Elle est très bien, cette petite, commente la gâteuse qui m'a tout l'air d'en avoir terminé.

Mais on l'arrête plus, l'autre !

– Entre eux se serait écrasé le casque à pointe, plus piteux qu'une noix qui cède, entre eux les mains jointes par la supplication se seraient brisées, les doigts craquant comme des os de poulet parmi les frites du dimanche...

Ah, ça, c'était de trop, celle de soixante va se mettre à péter de jalousie :

– Abrégez, on attend notre tour !

La funambule a le regard féroce mais le ton d'excuse : – Un instant, j'ai presque fini. Ah, Ginette, quelle honneur vous faites à vos descendantes de vous mettre à la tête de la matriarchie ! – *Temps long* – voilà, c'est fini.

Pour conclure en beauté, la reine des ossements s'appuie des deux bras sur le rocher pour quelques tractions tremblotantes tout en commentant, haletante : – Vraiment, vous devriez en faire un métier, c'était excellent !

Elle retourne s'allonger sur son tapis en poussant un soupir d'aise puis rappelle la funambule :

– Mademoiselle, un coup de main, s'il vous plaît.

La funambule l'aide à se relever. La camarade, se rallongeant sur le tapis de sa fille avec l'aide de la funambule qui la tient par le bras : – Tiens, je te prends ta place, ma fille, pour changer.

Celle-là, de dos, tourne vers elle un visage fermé ; l'est pas contente ! : – Ouais, ouais.

La plus jeune, en beuglant, comme si elle était sur le point de le chier, son môme : – Oui, ça y est, ça vient, elle est là, elle arrive !!!

Et elle regarde entre ses jambes.

Sa mère, désagréable, piétinant sur place parce que sa fille s'étant arrêtée, elle ne peut plus avancer :

– Bien sûr qu'il n'y a rien, qu'est-ce que tu croyais, idiotte ? Bête à bouffer du foin, celle-là ! Avance, tu me bloques !

Elle lui donne une bourrade dans le dos, sa fille trébuche puis s'effondre en avant du rocher, pas loin du bord de la scène. Elle est secouée de grands tremblements ; va nous faire une crise d'hystérie ou d'épilepsie, tant qu'elle y est, tiens ! Sa mère se remet à tourner en soufflant-poussant mais le coeur y est moins. À la funambule, d'un ton sobre : – Bon, c'est mon tour, maintenant.

La funambule, regardant successivement la vieille, qui reste à se prélasser sur le tapis de sa fille et cette dernière : – Mais... On ne va pas la laisser comme ça ?

Rien de tel pour que la grand-mère se décroche la mâchoire d'ennui : – Oh, ça va bien s'arrêter à un moment ou à un autre.

– Ouais, c'est une comédienne, il faut toujours qu'elle fasse son intéressante.

Ça c'est l'opinion de celle de soixante mais la funambule n'a pas l'air convaincue : immobile, se tord les mains. Elle fait un pas indécis vers la pauvre fille qui est toujours agitée de convulsions puis s'arrête, se tordant les mains de plus belle.

Et revoilà Gino. Il pousse un chariot de supermarché rempli à ras bord devant lui, ce qui me fait penser que mon frigo est vide. Il lâche le chariot et court à l'autre qui convulse, s'agenouille à côté d'elle et la prend dans ses bras. Celle-ci a encore quelques soubresauts puis s'arrête, toute molle. Gino, entre ses dents mais suffisamment fort : – Salopes.

Ouille, ça dégénère. Je me demande si je devrais pas descendre. Mais c'est pas à moi de m'emmêler ! Et puis ma corde est trop courte...

Mais celle de soixante lâche, nonchalamment : – Ne sois pas grossier, mon petit Gino.

Puis, à la funambule : – Poursuivez, Mademoiselle, c'est mon tour, tout de même. Tiens, pensez au caillou, ça vous aidera. Encore quelques efforts et il pourrait être à vous. Peut-être...

La pauvre boulotte, avec un dernier regard peiné pour celle de quarante que Gino berce, va pour se placer derrière la croix du tapis de celle de soixante puis se souvient que l'ancêtre s'est installée dessus : – Votre mère ... sur votre tapis...

– Oh, ça, ça n'a aucune importance, mettez-vous où bon vous semblera. Maman, tu me donnes le top, d'accord ?

Un temps ; la vieille : – Top.

Sa fille se remet à tourner autour de la roche ; même manège. Moi, je crois que ça me filerait la gerbe... La funambule commence avec difficulté : – Chère Artémise...

L'ancêtre, depuis son tapis : – Ah, très bien, ça, Artémise, très bien. Intemporel, et très classe. Parfait.

Sa fille s'arrête pour dévisager la funambule : – Oui, c'est vraiment très bien. Merci, qu'elle ajoute. On croirait que ça lui arrache la bouche, de dire merci !

La funambule : – Chère Artémise, nous voici réunies en ce jour pour ... déplorer ... votre perte qui nous cause le plus vif chagrin, oui, une immense douleur, un océan de larmes, mon coeur se tord et mon corps se rompt car vous avez été pour nous une mère, une soeur, une femme, une amante...

Le tout dit d'une seule traite. Pfiou, je vous avais dit que c'étaient pas des débutantes !

Attention, voilà Babouchka qui se redresse sur ses coudes : – Tiens, t'as couché avec elle ?

Aïe, ça se corse ; le metteur en scène avait pourtant bien dit qu'on aborderait pas les questions privées...

– Je me disais bien aussi ... son visage me disait quelque chose, sais-tu, répond sa fille après avoir bien reluqué la funambule.

Commentaire de mémé qui se rallonge : – T'as toujours eu des goûts de chiottes. T'as pas remarqué comme elle était grosse ?

Sa fille, d'une petite voix gênée : – Peut-être qu'elle l'était moins avant.

À la funambule, autoritaire : – Reprenons, vous voulez bien.

Autant qu'elle passe ses nerfs sur elle que sur moi, hein ?

– Une amante sans retenue ni pudeur, fougueuse et insatiable, qui nous laissait haletantes et pantelantes, humides comme du varech...

Mayday, mayday, j'arrive plus à me souvenir si c'est son texte ou si elle improvise ! Faut que je me tire, moi, faut que je me tire !!!

Si y'avait pas ces cordes...

Fiat lux : la lumière vient de se faire dans l'esprit de l'antique : – Ah ... parce que tu t'en es baisé plusieurs en plus ?! C'est le pompon !

– Ça se pourrait bien, oui,

qu'elle lui chuchote, l'autre ! Eh, faut avoir le courage de ses préférences !

Ah, v'là que la plus jeune est revenue à elle. Pourvu que ça tourne pas au bain de sang ! Quelqu'un pour me détacher ?

Va pourrir : les morts, ils s'en foutent, de moi, et les autres, ils n'ont d'yeux que pour la scène !

Elle récupère vite, en tout cas : elle te repousse le Gino, faut voir comment ; du coup, il retourne se planquer derrière son chariot !

– Cessez de l'interrompre, bordel !, qu'elle dit.

La vieille : – Évite d'être grossière, ma chérie, peux-tu ?

– Toi, ta gueule.

Aïe ... On parle pas comme ça à son aïeule ... Du coup, celle de soixante s'arrête :

– Laisse tomber, Maman, elle est dans un de ses moments... C'est les Anglais qui ont débarqué, aussi bien.

La vieille se gratte l'intérieur d'une cuisse sans rien dire puis se retourne sur le ventre, écarte les jambes et lâche un pet sonore.

– Maman ... c'était vraiment indispensable ?

– C'est pas une petite flatte comme elle qui va faire sa loi.

Heureusement que la funambule connaît son métier : – Je reprends, Madame ?

Celle de soixante, en se remettant lourdement à tourner : – Euh, oui, oui, vas-y ma juteuse...

La funambule a un sursaut tout de même, mais elle reprend : – Humides comme du varech et éplorées de ton départ. Pourquoi nous as-tu quittées, nous, tes sept petites filles alignées dans le

grand lit, le corps de notre père l'ogre en carpette sur le carrelage après le passage du Petit Poucet armé de sa kalachnikov ? Pourquoi ?

Elle se met à pleurer à gros sanglots. Moi, j'aime ça, chez elle : elle pleure bien. Mais quand même, j'aimerais qu'on me détache. Quelqu'un ?

Ah, celle de soixante est manifestement gênée : – Excuse-moi, ma petite fille. Sept, c'était trop. J'ai préféré refaire ma vie ailleurs, j'ai adopté les deux que tu vois là, une au-dessus et une au-dessous.

Elle marque un temps.

– Et que sont devenues les autres ?

C'est à vous fendre l'âme ! D'ailleurs, tiens, qu'est-ce que je vous disais : elle renifle, la petite grosse !

– Elles sont mortes, il a fallu que je les tue, elles auraient trop souffert – *un temps* – je crois bien que je les ai mangées, aussi.

D'un ton conciliant, celle de soixante (on voit bien que c'est pas elle qui s'est fait bouffer) : – Tu as bien fait, ma chérie, tu as bien fait. Tu as très bien fait, même, c'eût été un crime que la viande se perde, avec tout ce qu'on a souffert comme privations pendant la guerre... C'est vrai que c'était bien, de vous lécher le mimi à toutes tous les soirs, mais ce n'était pas raisonnable, vous auriez mal grandi, et puis la bite de votre père me manquait, après tout, on est faites comme ça, nous les femmes. Le Petit Poucet n'aurait voulu ni de vous ni de moi, il ne rêvait que de voitures et d'aventures... Quel con !

Eh oh, j'ai rien dit, moi ! Et tiens, voilà que ça s'agite, dans la salle, ils vont déferler sur le plateau et vous engloutir, bien fait pour vous, na ! Je veux qu'on me détache !!!

Heureusement, la funambule est encore plus malheureuse que moi. Elle pleure à gros sanglots : – Tu n'aurais pas dû partir.

Et l'autre qui se laisse glisser le dos contre la roche, lasse : – Je sais, ma chérie, je sais. On ne fait pas que des bons choix, dans la vie, tu sais.

Mais j'en peux plus, moi, de ce cirque !! Je veux bien prendre mon mal en patience, mais y'a des limites, quand même !!! Ça va, j'ai payé, j'ai expié, c'est quand qu'on me pardonne !?!

Puisque c'est comme ça, je passe le relais, faut plus compter sur moi !!!

Celle de quarante, revenue complètement à elle, fait les cent pas devant la roche : – C'est pas fini, votre petit numéro ? Très attendrissant, vraiment.

A celle de soixante : – Pourquoi tu lui fais croire que t'as été sa mère, à cette grosse... A cette grosse... dinde !

La funambule se remet à pleurer de plus belle, des petits sanglots serrés.

Celle de soixante, de plus en plus lasse : – Parce que c'est peut-être vrai.

Celle de quarante, hurlant : – Tu te fous de ma gueule ?! Cette enflure, de la flotte, du pus, de la graisse ... de même sang que nous !?!

Celle de soixante : – Allons, Carole, calme-toi, tu sais bien que je n'aime que toi.

Celle de quarante, langue sortie, jappante et haletante : – C'est vrai, dis, c'est vrai ?

La funambule, s'approchant d'elle, mâchoires et poings serrés : – Non, c'est pas vrai. T'entends ça ? Carole !? Carole ? Et puis quoi, encore ?

Celle de quarante et la funambule se font face, tournent comme deux catches qui attendent le signal ; celle de quarante, très calmement : – Grosse truie.

La funambule, froidement : – Carole.

Celle de quarante, de plus en plus furieuse, luttant pour ne pas frapper : – Vomissure. Fille perdue. Chienne galeuse. Sale merde.

La funambule, souriante, étonnée : – Carole ! Carole ? Oui, Carole ! Elle se met à sautiller, exultante : – Oui, oui, Carole, Carole, Carole !!! C'est toi, c'est bien toi, c'est bien toi, ma Carole !

Celle de quarante, surprise : – Sale merde ? C'est toi, c'est bien toi, ma sale merde ?

Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre, se roulent une longue pelle, chacune déshabillant l'autre avec fougue ; des gémissements, des « Carole ! », des « sale merde » à demi étouffés sous les baisers. Les trois autres regardent : Gino, interloqué, celle de quatre-vingt, bougonne, et celle de soixante, les larmes aux yeux. Celle de soixante, tout doucement : – Je suis émue. *Un temps*. Non :

je suis jalouse. *Un temps* ; avec emphase : Oh, que je suis touchée. *Un temps*. Mes belles petites putes.

Gino, s'éclaircissant la voix : – Dites, ça vous dérangerait d'aller faire ça en coulisses ?

Il quitte son chariot pour les pousser tout doucement vers les coulisses (à droite), s'essuyant sans s'en rendre compte les mains sur son pantalon après chaque contact avec leurs corps, tandis qu'elles résistent, occupées à s'embrasser et à se caresser. Gino pousse un peu plus fort, elle sortent.

Celle de quatre-vingt, très fort : – Dehors, les pucelles hystériques.

À celle de soixante, sans passion, comme une évidence : – Tu n'as vraiment pas su éduquer tes filles. De vraies traînées.

Celle de soixante, timidement : – Comme elles sont belles. Et tendres. Et excitantes : j'en deviendrais presque moite d'entre les jambes.

Celle de quatre-vingt, sarcastique : – Et poète, dans la foulée.

Gino, qui est retourné à son chariot, après une profonde inspiration : – Dites, la mère, vous n'en n'avez pas marre ?

Celle de quatre-vingt, d'un ton dégagé, se vérifiant les ongles : – De quoi, moins-que-rien ?

Gino, une autre inspiration : – De nous traiter tous comme de la chiasse.

Celle de quatre-vingt : – Mais vous êtes de la chiasse. *Un temps, comme perplexe* : Réfléchis : sans moi, vous n'êtes rien. *Désignant la roche du menton* : – L'autre pleutre, il est mort. Même revenant, il ne ferait peur à personne. C'est bien pour ça qu'il n'essaie pas, tu comprends, cervelle de serin ? *Se relevant lourdement* : – Tiens, que je te montre. *Elle va à la roche, se déculotte et chie à son pied. Se rhabillant, à Gino* : – Tu vois, il ne se passe rien. Mais alors, rien de rien. Queue dalle. Nada.

Soudain, dans les coulisses, des gémissements, des cris, un hurlement de nourrisson.

Celle de quatre-vingt, saisie : – Non !

Gino, hurlant : – Enfin !!!

Il se précipite, assène à celle de quatre-vingt un premier coup de poing sur la tête, sous lequel elle se met en boule, puis la martèle de coups sous lesquels elle se tasse petit à petit. Tandis qu'elle est par terre et qu'il lui donne coup de pied sur coup de pied, celle de soixante, doucement : – Allons enfants de la patrie, Le jour de gloire est arrivé, Vengeons-nous de la tyrannie, Et que cette charogne soit crevée...

Elle continue à fredonner l'air doucement.

FIN DU PREMIER TABLEAU

Gino, Carole et la funambule sont assis sur le sable, adossés à la roche. Carole câline un nourrisson. J'ai remis mes tennis.

Gino : – C'est embêtant que la vieille soit morte, tout de même.

Carole : – Tu vas comme un peu vite en besogne, non ?

Gino : – J'ai envie qu'elle meure. Tu peux pas savoir comme j'en ai envie.

La funambule à Carole, en désignant le nourrisson du menton : – Tu me le passes ?

Carole le lui tend.

Gino, reprenant : – J'ai envie très fort qu'elle meure, ah ça oui que j'ai envie. L'embêtant, c'est que c'est elle qui a l'histoire.

Carole : – Évidemment, qu'elle a l'histoire. Pour ça, moi, ça m'ennuierait vraiment qu'elle meure.

La funambule, l'enfant au sein ; timidement : – Vous en avez besoin, de l'histoire ?

Gino : – C'est qu'on a déjà essayé de l'inventer, mais ça marche pas bien.

Carole : – On s'engueule, on n'est jamais d'accord. Ça tient peut-être à nos personnalités : toujours est-il que ça serait plus facile, si la vieille nous donnait la vérité. Il boit bien ?

La funambule, attendrie : – Oui, il prend bien, il est vigoureux. Tout le portrait de...

Carole, fâchée : – Tu t'es arrêtée juste à temps. *Se forçant à sourire* : – C'est oublié, n'en parlons plus.

Gino : – Peut-être qu'on n'a pas assez essayé, pour l'histoire.

La funambule, soucieuse de plaire : – Ou peut-être que vous avez le droit d'en inventer plusieurs. Après tout, la vie est d'un tel compliqué...

Carole : – Qu'est-ce que t'en penses, Gino ? Moi, ce qui me gêne, là-dedans, c'est que dans ce cas-là, on peut dire n'importe quoi. *Un temps*. Ouais, on peut raconter n'importe quoi.

Gino, lentement : – Mais peut-être que la vieille, elle va nous raconter n'importe quoi aussi.

Carole fait mine de lui donner un coup, il a déjà le bras replié devant le visage. De derrière son bras : – Bon, admettons que j'aie rien dit.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU

Carole, toujours adossée à la roche. Entre derrière elle celle de soixante.

Carole, à celle de soixante toujours derrière elle : – Alors ?

Celle de soixante : État stationnaire. *Un temps.* Qu'en disent les autres ?

Un temps.

Carole : – Qu'elle crève. Qu'elle crève ou qu'elle donne l'histoire.

Celle de soixante : – Vous en ferez quoi, de l'histoire ?

Carole : Tu la connais, toi ?

Celle de soixante : – Et quand bien même ? *Un temps.* Ça se pourrait.

Carole : – T'as plus envie de vivre ? Tu veux que Gino intervienne ?

Celle de soixante : – Arrête tes enfantillages. Tu sais qu'on ne meurt pas, alors à quoi bon ? Qu'est-ce que ça peut me faire, si mon corps finit ? Il ne m'a jamais intéressée. Bien manger, je ne dis pas...

Mais ça ne sera pas un gros sacrifice.

Carole : – Et la souffrance ?

Celle de soixante : – Elle finira bien par s'arrêter. Vous n'avez pas assez la foi pour la faire durer. Et vous finirez par vous engueuler.

Carole, résignée : – C'est vrai. *Un temps.* Tu nous connais bien. *Un temps.* Comme si tu nous avais faits. *Un temps.* Mais tu te trompes, on peut mourir : l'enfant n'est pas de nous. Tu meurs, je meurs et pfruit, il ne reste plus rien de nous.

Celle de soixante : – Mais il est à nous.

Carole : Je te trouve bien confiante. *Un temps.* *Elle se relève lourdement.* – Tu m'aides à l'arroser ?

FIN DU TROISIÈME TABLEAU

La funambule a repris son numéro sur le bord de la scène ; au début elle chancelle un peu mais reprend rapidement de l'assurance. Non loin, un couffin avec le bébé dedans. Au fond, toujours la roche. Devant, le seau en plastique.

La funambule, tout en continuant ses allers-retours :

– Carole dit qu'il n'y aura plus personne pour assister à mon numéro quand il sera prêt. *Un temps.*

Ça veut dire qu'elle, elle ne viendra pas. *Un temps.* Mais je peux compter sur Gino ; il viendra, lui.

Et puis toi, tu es là.

« Il n'y aura personne pour ton numéro ».

Ce n'est pas vrai.

Et puis ça m'est égal. Ce n'est encore qu'un petit numéro. Il faut bien commencer quelque part. *Au bébé* : Et c'est peut-être toi qui fera les grands.

J'ai le temps.

Très calmement : – Très chère Ginette, nous voici réunies en ce jour pour vous accompagner sur le quai de votre dernier départ. Vous allez beaucoup nous manquer, avec votre joie chaleureuse, votre bonne humeur et votre humour.

Vous mettant à la tête d'une lignée nourrie, prenant le commandement d'un bataillon de femmes. Effrayés par votre stature et votre détermination, les ennemis reculèrent. Vos seins, semblables à deux têtes de sangliers fièrement empaillées au mur, auraient semé la déroute parmi les tanks déferlant du sommet de la colline. Vos nichons, vos nénéés, vos roudoudous, vos lolos. Ah, vos pastèques...

Entre eux se serait écrasé le casque à pointe, plus piteux qu'une noix qui cède, entre eux les mains jointes par la supplication se seraient brisées, les doigts craquant comme des os de poulet parmi les frites du dimanche...

Ah, Ginette, quelle honneur vous faites à vos descendantes de vous mettre à la tête de la matriarchie...

Au bébé : – Tu entends ça ?

Je me demande ce que tu en comprends.

J'en ai assez de mentir. De faire semblant. Elles ... elles n'ont pas l'air d'en souffrir. *Au bébé* : Il faut qu'on parte. *Un temps.* Tu m'aideras à partir, dis ?

Mais Gino, qu'est-ce qu'il va devenir ?

Tant pis. Lui aussi il faudra le quitter. On partira tous les deux. Après tout, tu es un garçon.

Allons, sois patiente Ginette, elle sera bientôt morte.

Pauvre Gino, comment tu vas t'en sortir, toi ?

Soudain elle s'arrête, fait volte-face et va à grands pas à la roche, saisissant en chemin le seau. À la roche : – Tu es content de toi ? Elle se met brusquement à la frapper avec le seau, qui s'écrase, l'anse en plastique lui reste dans les mains, elle cingle la roche avec.

Entre Gino : – Arrête, tu te fatigues pour rien. Comment tu vas ?

La funambule, s'arrêtant : – T'as des nouvelles ?

Gino : – Bah, elle nous enterrera tous. Un temps. J'hésite à me dénoncer. La prison, ça me ferait des vacances.

La funambule : – Merveilleuse idée. Et le petit ?

Gino : – Vous êtes assez grandes pour vous en occuper. Vous saurez, non ?

La funambule : – Je te hais ! On avait dit...

Gino : – Je sais ce qu'on avait dit. Mais les choses ont changé.

La funambule : – Non.

Gino : – Mais ça m'a passé.

La funambule : – Dis plutôt ça, oui. Je l'élèverai seule. Pas avec elles.

Gino : – Et Carole ?

La funambule : – Quoi, Carole ?

Gino : – Mettons que j'aie rien dit. Écoute, chérie, comprends-moi...

La funambule : – Non. Pourquoi je ferais une chose pareille ?

Gino : – Eh bien... Ce sont des choses qui se font.

La funambule : – Et... ?

Gino : – Et nous avons décidé de faire autrement. Au moins d'essayer. Je sais, je sais. Peut-être que je n'ai plus la force.

La funambule : – Et moi je devrais l'avoir.

Gino, furieux : – Oui ! On ne va pas revenir là-dessus, toi tu es une fille, toi tu as été voulue, et tu l'es toujours, tu as une place ! Même pour l'enfant, tu prends tout la place !!

La funambule : – C'est bon, calme-toi. Un jour, tu vois, on va se réveiller et on va se rendre compte que c'était faux, tout ça. Qu'on n'avait rien compris. Qu'on se trompait du tout au tout. Imagine un peu : elles se méprisent, en tant que femmes, mais surtout il ne faut pas que ça se sache, d'ailleurs entre elles, elles n'en parlent jamais, et pour faire croire le contraire, à elles comme au monde entier, elles en rajoutent dans l'inverse, traitent les hommes avec dédain, avec légèreté ... elles t'abaissent ... elles se congratulent parce qu'on leur a dit que c'était une petite fille...

Gino : – Tu crois que c'est le moment d'imaginer ça ? Ça va nous avancer à quoi ?

La funambule : – À mieux comprendre. Pars avec moi. Elles auront ta peau. On ne sait pas ce qu'elles te réservent.

Gino : – La vieille va crever. Ça va tout changer.

La funambule : – Peut-être. Peut-être pas. Des fois, tu décales juste d'un rang, et ça reste tout pareil. Quand il est trop tard pour que les gens changent. Non, ce n'est pas ça. C'est qu'il faut la garder intacte, si elle meurt sans avoir rien dit. La conserver entière. L'instinct de conservation. Les conserves. Tu vois, c'est tout simple : si la suivante se glisse à sa place, dans sa peau, dans ses chaussures, tout n'est pas perdu, il reste encore un espoir de savoir. D'apprendre que...

Gino : – Mais il est mort ! A quoi bon !

La funambule : – Gino...

Gino : – Oui, je sais. Mais dis-le moi encore.

La funambule : – Encore ?

Gino : – Encore.

La funambule, chantant : – Dans la jungle, terrible jungle, le lion est mort ce soir. Plus de rage, plus de carnage, le lion est mort ce soir. Sauf qu'il n'est pas mort. *À la roche* : – Hein, que t'es pas mort ; il aime bien, que je le lui répète, Gino, que t'es pas mort, tant et tant.

Gino : – Tu vas voir qu'un jour il va se mettre à parler. Vos séances de spiritisme aussi, c'est du pipeau ?

La funambule : – Ah, celle-là, jusque-là, tu ne l'avais pas posée ! Réponse ?

Gino : – Oui, c'est aussi du pipeau. *Un temps*. Mais moi, encore une fois, je le crois pas, que les gens ne meurent pas.

La funambule : – Et quand ton fils va se mettre à ressembler à ton père ? Quand elles vont commencer à se tromper, une fois, deux fois, cent fois, et l'appeler par son prénom ?

Gino, accablé : – Et un jour il n'y aura plus que deux noms, le sien, et Ginette.

La funambule, doucement : – Et moi que tu as choisie parce que je m'appelais Ginette. Viens. Il faut partir. Le temps de reprendre des forces. D'y voir plus clair. De toute manière, on sera obligés de revenir. Toi, pour elles. Et moi, pour Carole.

Gino, désignant la roche du menton : – Et lui ?

La funambule : – Il va bien nous attendre. Et bientôt, la mer sera morte, ça fera plein de place.

Dites, il y aurait quelqu'un pour me détacher !?

FIN